

rons ensemble reporter mon ouvrage. Vous verrez Robespierre. On assure qu'il est un grand homme ; tout ce que je sais, moi, c'est qu'il est joliment difficile à satisfaire. Jamais ses gilets ne sont assez blancs, et ses jabots assez finement plissés. C'est le plus coquet des membres du gouvernement. Pouvez-vous m'expliquer cette minutie dans les choses de la toilette, cet amour des couleurs tendres, des fleurs, de tout ce qui est gai, joli, brillant, et ce besoin de condamner à mort de pauvres gens coupables de ne pas aimer ce gouvernement-ci ?

— Vous ne l'aimez donc pas, vous ? demanda Jeanne tout en nouant un ruban au bonnet de la fille du menuisier.

— Oh ! voyez-vous, je suis patriote parce que la citoyenne Duplay m'a répété que c'était mon devoir, mais jamais je ne dénoncerai un aristocrate, jamais je n'aiderai à emprisonner un grand seigneur.

— Vous avez bon cœur, dit Jeanne.

— Il me semble que vous ne l'avez pas mauvais non plus, répliqua Rose-Thé ! C'est très courageux ce que vous avez fait pour moi sans me connaître.

— Je remplissais mon devoir, dit Jeanne.

— Oh ! je ne crois pas que l'on soit obligé de risquer sa vie pour le salut d'autrui. Un tour de roue de plus, et vous étiez morte.

— Vous vous trompez, Rose-Thé, on le doit.

— Eh bien ! franchement, je n'en aurais pas le courage.

— Qu'en savez-vous ? demanda Jeanne. Vous êtes-vous jamais trouvée assez malheureuse, assez abandonnée pour souhaiter que Dieu vous permit de mourir en accomplissant une action louable ? Avez-vous assez souffert pour ne plus tenir à la vie ? D'ailleurs, dans les instants dont vous parlez, on ne s'appartient plus. Un souffle de générosité nous pousse, et nous cédon à un sublime instinct.

Rose-Thé parut songeuse.

— Personne ne m'a jamais parlé comme vous, dit-elle. Je n'éprouve pas tout ce que vous sentez, je ne saurais donc aussi bien le dire, mais il me semble que vous avez raison.

— Vos bonnets sont finis, dit Jeanne en se levant.

— Vous partez ? demanda Rose-Thé, avec une sorte d'effroi ! Alors vous êtes pressée de me quitter ?

— Moi ! personne ne m'attend. Je suis une orpheline.

Ecoutez, dit Rose-Thé, si vous êtes seule au monde, je vous dois la vie, et je ne me consolerais jamais de ne pas faire quelque chose pour vous. Moi aussi, je suis orpheline... Si, jusqu'au moment où vous aurez trouvé une situation convenable, vous voulez demeurer ici, nous nous associerons, et peut-être augmenterons-nous notre commerce et doublerons-nous nos profits.

Jeanne se leva et tendit les deux mains à la blanchisseuse.

— Est-ce sincère ce que vous me dites-là ?

— Oui, répondit Rose-Thé, et je vous assure que vous me ferez grand plaisir en acceptant.

— Eh bien ! fit Jeanne, j'accepte. Jusqu'à ce que ce que vous avez trouvé pour moi une situation lucrative chez un des membres du comité du salut public, gardez-moi. Je me dévouerai à vous, et je vous aimerai... Que direz-vous à vos amis pour leur expliquer ma présence ?

Rose-Thé regarda Jeanne avec plus d'attention :

— Je répondrai de vous, dit-elle, et, s'il le faut, je vous conduirai chez la citoyenne Duplay en disant que vous êtes mon ouvrière.

Une heure plus tard, un petit lit était dressé pour Jeanne dans la chambre de repassage. Et, ce soir-là, Jeanne se coucha donc en remerciant Dieu avec effusion.

La vie qu'elle mena avec Rose-Thé fut tout ce qu'elle en pouvait attendre. Jeanne travailla avec d'autant plus d'ardeur qu'elle tenait à ne point rester à charge à sa compagne.

Rose-Thé conduisait Jeanne chez ses clients, et s'efforçait de la rendre populaire dans son quartier. Il vint même un moment où Jeanne ne craignit plus de faire les courses de sa compagne. Son amie, à qui elle dit avoir perdu sa carte de civisme, lui en fit don-

ner une parfaitement en règle, et il devint possible à Jeanne de rôder dans tous les quartiers avoisinant la prison. Elle eut même un jour la pensée d'aller voir une de ses anciennes pratiques, Mme Roucher, qui prenait chez elle sa lingerie, avant que l'arrestation du comte de Civray l'eût obligée à vendre sa boutique. Elle savait que le poète se trouvait en prison à Saint-Lazare, que le comte Henri était son compagnon de captivité, peut-être, en causant avec Mme Roucher ou sa fille, apprendrait-elle quelque chose.

Il faisait une belle soirée, et Jeanne se glissa dans les rues comme une ombre.

Elle venait d'entrer dans la rue des Noyers, quand elle vit sortir de la maison de Mme Roucher deux femmes dont la tournure la frappa, bien qu'elles fussent enveloppées dans des mantes cachant à la fois leur taille et leur visage.

Un soupçon traversa l'esprit de la jeune fille : elle le repoussa, tant l'idée qui venait de l'assaillir lui parut étrange et impossible.

Jeanne monta l'escalier de Mme Roucher.

Celle-ci avait toujours fait grand cas de Jeanne. Ignorant quelles causes l'avaient décidés à fermer sa boutique de lingère, elle crut que la tempête révolutionnaire avait perdu la clientèle des *Trois-Grâces* et causé la ruine de la jolie marchande.

Eulalie manifesta surtout une grande joie en voyant Jeanne.

— Comment, c'est vous, Jeanne ! s'écria Eulalie, je vous croyais loin de Paris, pis que cela même, peut-être incarcérée. Lorsque je me suis présentée au magasin des *Trois-Grâces*, j'y ai trouvé Réséda, petite personne assez suffisante qui, d'un air pincé, m'a répondu qu'elle manquait absolument de vos nouvelles.

— En effet, répondit Jeanne, qui poussa un soupir de soulagement, en voyant que Mme Roucher ignorait comment elle était partie de son magasin, chassée en quelque sorte par la vindicte publique, j'ai cédé ma boutique, mais je travaille toujours, et je viens vous demander de me conserver votre clientèle. Je partage mon logement avec une jeune blanchisseuse, qui fréquente bien un peu les puissants du jour, et vous savez, Mademoiselle, ce que sont les puissants ; mais elle est une bonne fille, je lui ai rendu un faible service dont elle me garde une profonde reconnaissance, et chez elle, je suis en sûreté.

— Mme de Loizerolles, son mari, son fils, ont été arrêtés ensemble. Nous connaissons cette famille depuis longtemps. Les goûts littéraires du lieutenant du baillage, et de son fils François, les rapprochaient de mon père. Quelles charmantes soirées nous avons passées ici, tandis qu'André Chénier nous lisait ses vers... Les Loizerolles, me dit mon père, ont trouvé beaucoup d'amis à Saint-Lazare : Mme de Bruissant, Mlle de Coigny, le comte Henri de Civray...

Le cœur de Jeanne se mit à battre avec violence, mais elle le contint à deux mains, et garda le courage de ne pas lever les yeux.

— Tandis que mon père, François, André Chénier font des vers, que chaque gentilhomme s'efforce d'oublier le lieu qu'il habite et le destin qui le menace, M. de Civray s'enfonce, paraît-il, dans une tristesse croissante. Ce n'est point la peur de la mort qui le bouleverse, car il paraît, au contraire, que chaque jour, à l'heure de l'appel des prisonniers, il s'élançait vers l'homme chargé de lire la liste fatale, et ne s'éloigne qu'après avoir entendu prononcer le dernier nom. On dirait qu'il éprouve une déception en ne s'entendant pas nommer. Il fuit plutôt qu'il ne recherche ses compagnons d'infortune ; le seul dont il aime la compagnie est un prêtre vieilli dans le sacerdoce. Mon père semble regretter beaucoup de ne pas pas connaître davantage M. de Civray, il se sentait pour lui une véritable sympathie.

Jeanne garda le silence, elle se sentait étouffer. Henri vivait. Il regrettait de vivre, il appelait la mort comme une délivrance, mais il vivait ! Rien n'était perdu, tant qu'il resterait à la malheureuse fille l'espoir de le délivrer.

Elle resta quelque temps avec Eulalie, se fit remettre différents objets, et elle se levait pour partir quand la porte du salon, dans lequel Jeanne se trou-

vait avec Mme Roucher, s'ouvrit subitement, et Mme de Civray entra.

Le bruit de la porte avait fait retourner les deux jeunes filles, qui se trouvaient en pleine lumière, tandis que Mme de Civray et sa nièce restaient dans l'ombre.

La comtesse laissa échapper un cri d'épouvante ;

— Vous ici ! malheureuse ! fit-elle en s'avancant vers Jeanne, vous ici ? Y a-t-il encore de l'argent à gagner et des proscrits à vendre... Mademoiselle, poursuivit la comtesse, en s'adressant cette fois à Eulalie, j'ai traité cette créature comme ma fille, en récompense de mes bienfaits elle a détruit l'avenir et le bonheur de ma famille... Je l'ai aimée jadis presque autant que je chéris Cécile, cette misérable a vendu le secret de la retraite mon fils.

Eulalie se recula instinctivement.

— Ne croyez pas cela, Mademoiselle ! dit Jeanne en joignant les mains, ne le croyez pas ! Des circonstances terribles, fatales, m'accusent ; la vérité sera connue un jour... Madame la comtesse, vous ne serez convaincue de mon innocence que le jour où je mourrai pour sauver monsieur Henri ! Eh bien ! s'il vous faut cette preuve, vous l'aurez... Vous l'aurez, je vous le jure !

Elle resta un moment les mains tendues vers Mme de Civray, mais la comtesse se recula contre la muraille. Cécile aurait voulu pouvoir interroger Jeanne ; elle se sentait portée à la croire innocente, mais la passion maternelle de Mme de Civray l'aveuglait assez à cette heure pour que toute tentative d'explication devint inutile.

Les yeux de Jeanne se tournèrent vers Mademoiselle Roucher, Eulalie lut dans ce regard une incomparable douleur, elle n'y trouva la trace d'aucune faute.

— Me chassez-vous aussi, Mademoiselle ? demanda Jeanne.

— Lorsque tant d'innocents montent chaque jour sur l'échafaud, répondit Eulalie, qui oserait affirmer la culpabilité de quelqu'un ?

— Mademoiselle, dit la comtesse de Civray, il ne nous reste plus qu'à vous remercier de votre hospitalité, et à quitter ce toit où nous fûmes aimées, protégées ; notre secret ne nous appartient plus ; demain vous seriez compromise, et nous nous verrions arrêtées... De l'heure où cette créature a franchi votre seuil, nous sommes condamnées à ne jamais vous revoir. Tant qu'Henri vivra, j'espérerai son salut et je me croirai obligée de me garder à lui.

— Insultez-moi, foutez-moi aux pieds, dit Jeanne, qui se releva superbe d'indignation et rayonnante d'innocence. Moi aussi, je dois vivre, lutter et vaincre. Un jour, un jour qui est proche, madame la comtesse, vous serez à mes pieds comme tout à l'heure j'étais aux vôtres. Vous me supplierez de reprendre près de vous la place qui m'est ravie, vous m'offrirez davantage encore, et je refuserai tout ! tout, entendez-vous ! A mon tour, je me montrerai implacable. De cette Jeanne qui se fût fait tuer à votre service, vous avez broyé le cœur sans pitié, sans remords. Cette fois vous avez oublié votre devoir de chrétienne. Je tâcherai, moi, de me souvenir du mien. Voulez-vous connaître à cette heure pourquoi vous n'avez rien à craindre, et pourquoi je n'ai pas trahi votre fils ? Je vais vous le dire, car il faut bien que mon cœur crie avant de se briser... Le comte de Civray a souhaité faire de moi sa femme, nous avons grandi ensemble et son amitié fraternelle se changea vite en un sentiment plus tendre. Le jour où vous le comprîtes, Mlle Cécile était là, et vous lui destiniez la place que j'avais conquise... Alors vous me renvoyâtes de Civray... renvoi adouci, pensiez-vous, par vos bienfaits... Hélas ! vous vous êtes grandement trompée... Ce ne fut pas votre volonté qui m'éloigna du château, mais ma conscience... J'aurais pu entamer avec vous une lutte dont infailliblement je serais sortie victorieuse, et je ne l'entrepris pas... Je masquai mon visage, j'éteignis le son de ma voix, je calmai les battements de mon cœur, et, quand votre fils me supplia de lui révéler ma pensée, de lui dire si ses vœux me trouvaient indifférente, je jouai une horrible comédie, je feignis une froideur mensongère, et me condam-